Les papillons du Luxembourg

Nicole Jammes

Passé le Panthéon, en bas de la rue Soufflot, tout là-bas, le jardin du Luxembourg.
Jusque-là le chemin est minéral, pas un arbre, du gris, encore du gris, des stries blanches et des zébras. Et pourtant c'est vivant, tout bouge et se déplace.

Enfin la fontaine Soufflot et les premiers arbres qui jaillissent des trottoirs et des grilles. Chant d'oiseaux. Et toujours le ruban mouvant des humains qui se pressent, qui s'empressent. Puis là, après le kiosque à journaux, entre Médicis et Vaugirard, le flot se tarit, s'agglomère, se distend.
Sur les grilles du jardin, l'exceptionnelle expo du «Lubitel d'Or».
Méga évènement après l'exposition coup de poing du *dernier Festival Visa pour l'Image de Perpignan*. CARBON PRETIER a toutefois dépassé les attentes. Autant pour Visa il a témoigné, sans fioritures et de façon brute du quotidien des gens de la rue dans un format poster, ce qui se donne à voir là est fantastique. Toujours du noir et blanc bien sûr, mais dans un format 80 x 120. CARBON est repassé par la chambre noire et a eu la géniale idée de reprendre la brutalité des sujets en la sublimant par des surexpositions, des jeux intelligents d'ombres, des hyper-contrastes, des floutages et des atmosphères démentes. Du Grand Art !
L'esthétisme des photos interpelle la foule. Sans être forcément spécialistes ou amateurs éclairés, les passants sont littéralement aimantés par ces portraits de clochards qui offrent un témoignage cru de notre société.
Avachi sur un banc face à l'un de ces portraits, Antoine, clochard qui n'a rien de magnifique, s'absorbe dans une vision de lui qui lui donne le vertige. Il reconnaît le lieu où il tendait sa sébile entre la Sorbonne et le musée Cluny. Il ne se souvient pas d'avoir participé de quelque façon à cette prise de vue ; Il n'a rien vu. Et là, il se découvre sans vraiment se reconnaître. C'est beau, mais derrière la beauté du portrait, il perçoit surtout la déchéance. C'est ça qui lui saute aux yeux, qu'il réalise. C'est si abrupt. Comme les vieux qui ne voient la vieillesse que sur la figure des autres.
Il est profondément ému. Sur son visage figé dont les yeux usés baignent dans de vieilles humeurs, un cristal limpide vient de sourdre de ses lourdes paupières et vibre jusqu'au bout de ses cils où un rayon de soleil impudent le cueille avant qu'un coup de mouchoir douteux ne l'éponge. Antoine se redresse sur le banc et porte son regard vers le tableau suivant où il découvre son ami Jacquot, couché sur son banc en bord de Seine, abandonné, absent au monde. Antoine vacille… ce n'est pas que lui… c'est son monde qui est pris à partie. Qui est épinglé là sur les grilles du Luxembourg.
Là, c'est la violation de l'intimité qui lui saute à la conscience. C'est de ça qu'il s'agit. Une transgression de leurs pauvres vies déjà bien exposées. Mais où donc se terrer ? Il rassemble ses forces, ramasse son sac informe et se lève pour parcourir le reste de l'exposition. Un pressentiment soudain. Il veut vérifier qui a été traqué, braqué, qui est exposé encore. Qui il reconnaît…
Et effectivement, il se revoit plus loin. Nouveau vertige. Il était plus jeune, il avait encore la veste des descentes en enfer. Et la bouteille. Putain de bouteille. Il aimerait tant s'en envoyer une bonne giclée, là, tout de suite. Il en a besoin. Il crispe les poings dans ses poches et avance péniblement vers… Jo… Michel, heu… l'autre qui travaille du côté de Notre Dame. Puis Gigi la belle de nuit… son amie la blonde. Les bas maillés, les robes exposant des chairs échappées, non contenues…
C'est fou comme c'est glauque quand on retire la vie d'un visage, qu'on enlève la voix gouailleuse, le sourire en coin, le geste plein d'émotion, tout ce qui fait qu'on est, quoi !
Longeant Vaugirard, Antoine remonte péniblement vers Saint Germain. Voir Michel ! Lui dire, vite !
Son gosier est sec, il voit trouble et son cerveau tourne à vide puis à plein, de façon insensée. Sous un porche, près d'Odéon, il s'envoie une rasade pour pouvoir continuer à avancer, pour s'éclaircir l'esprit, pour arriver à mettre le doigt sur un détail dérangeant qui se cache derrière les terribles reflets qu'il vient de voir.
Lubitel d'or, Carbon Pré… CARBON PRETIER !
Bordel ! C'est pourtant pas un détail ça ! Ça s'oublie pas ça, même après 25 ans ! C'est le sens même de sa putain de vie, de son enfer !
C'est Michel qui le sort de sa confusion en le hélant. Holà frère ! Tu vas pas me faire une apoplexie là ?

— Viens ! J'attendais justement un ami pour boire un coup.

Antoine a besoin de son pote pour l'accoucher de la nouvelle. Il s'embrouille, il bégaye, il se reprend. Il boit jusqu'à ce que Michel lui reprenne la bouteille pour boire à son tour. Et là, lentement d'abord, le récit émerge atone :

— Le kiosque, les grilles, le banc, les portraits ; le débit s'accélère, la salive se compacte à la commissure des lèvres, le ton qui avait été régulier s'emplit d'une émotion palpable.

La gorge nouée, Antoine souffre à émettre les sons, manque d'air. Devant le regard ému de Michel, il se ressaisit.

— T'inquiète, je vais pas pleurer. Donc je t'ai vu, en photo. Avec ta grosse écharpe… T'as la tête baissée et tu comptes l'argent dans ta main. Me semble que t'es près du métro, ta place à l'abri … peut-être c't'hiver.

Vingt photos de nous et d'autres. Même les copines de la nuit. Et plein de monde qui passe, qui s'arrête et qui mate. Plein, oui plein. Et en plus c'est beau.

C'est en comité que certains de nos modèles se pointent quelques jours plus tard rue de Médicis. Comme les nombreux chalands ils musent, le nez en l'air, s'attardant devant chaque portrait et commentant. Reflets couleur de leurs alter-egos suspendus, la rue qui regarde la rue, l'exposition qui est en marche, les portraits qui se font la malle.

Cela crée un certain désordre, une confusion sur le vaste trottoir où les passants et les touristes inquiets ou amusés s'écartent, échangent des regards, s'interrogent surpris.

Deux gardiens de la paix ne tardent pas à venir pour rétablir l'ordre.

Gigi la rebelle, en porte-parole, explique que c'est un mouvement légitime d'intermittents du spectacle venus se rendre compte de leur exposition de modèles. Les gardiens interloqués semblent comprendre qu'effectivement, ces gens hors cadre et hors norme figurent bien sur ces grilles. Cela crée une hésitation mais aussi une soudaine forme de respect dans leurs manières d'interpeler nos «modèles». Et c'est avec politesse qu'ils leur enjoignent de ne pas trop gêner le flux des passants et ne pas vociférer trop fort pour ne pas nuire à l'ordre public.

Gigi leur explique encore que leurs réactions sont dues à la surprise de se découvrir là et au fait qu'ils n'ont pas été conviés au vernissage, ce qui relève d'une grossièreté et d'un irrespect total. Elle affirme qu'en tant qu'artistes, ils n'ont pas reçu de prestations pour le droit à l'image ni leurs parts sur les gains dégagés par Monsieur CARBON PRETIER, ce qui ne manque pas de les mettre quelque peu en colère.

Les agents médusés écoutent et opinent aux dires de cette dame qui ne manque ni d'aplomb ni d'à-propos. Ils n'ont pas fait de droit, il leur faudrait en référer ; ou se taire, car la bande d'énergumènes se dirige en désordre vers l'entrée Est du jardin.

D'un pas jumeau, le dos bien droit et la main sur le tonfa, les serviteurs de l'ordre reprennent leur ronde dignement, satisfaits de ne pas avoir eu à en découdre et d'avoir résolu à bon compte une affaire qui aurait pu les mettre dans l'embarras.

Sous le couvert des arbres, les «artistes» font un point sur le sujet. Revient sur le tapis le nom du photographe. Il n'a pas toujours été que photographe.

Gigi s'effondre. Elle se rappelle comment elle, secrétaire, a été renvoyée pour faute grave. Plusieurs retards puis une absence quand sa petite Lila est rentrée à l'hôpital… et qu'elle y est morte. Aucun argument n'a pu ébranler ce salaud. Au moins enlever la faute grave. Virée, aucun droit, aucune aide, la chute libre.

Aucune consolation n'est possible. Antoine dit que lui ça a été pendant les grèves… pas de métro. Des courses à travers Paris sur sa bicyclette pour rien. Des retards, encore des retards jusqu'au jour où … et là, sa femme partie avec les enfants, plus d'argent pour le loyer… la rue, l'enfer.

Un autre, un boiteux, raconte comment il a été cassé par un fou qui l'a happé sur un trottoir… mauvais procès… perte d'emploi… déclassé, marginalisé, là quoi !

Et tous, oui tous parmi les douze, treize qui sont là et ont réagi, et bien à un moment ou un autre ils ont croisé la route de ce fichu CARBON PRETIER ! Et tous, oui, tous ceux qui sont là figurant magnifiquement sur ces grilles, épinglés comme les papillons morts d'une collection morbide, d'un cabinet de curiosité, ont été victimes d'une façon ou d'une autre de ce psychopathe. Puis épinglés avec art.

Le soir les renvoie seuls et ivres vers leurs quartiers çà et là dans la capitale.

Quelques jours plus tard, le kiosque à journaux du Jardin du Luxembourg ne désemplit pas. Chacun veut savoir ce qu'il est advenu de cet artiste majeur qui a su si bien traduire la souffrance de la rue. Un humaniste sans doute.

Les UNES annoncent grassement, à l'unisson, le décès étrange du photographe CARBON PRETIER. Une enquête est, bien sûr, diligentée et son corps aurait été trouvé dans la chambre noire de son studio, arrosé de produit révélateur photo. Flash !